

faveur de la nuit et il faut en profiter pour les canarder. Nous fixons nos fusils bien dans la direction afin de tirer juste, la nuit.

Le soir s'amène et bientôt la nuit. Nous mangeons une soupe qui nous arrive froide et un bout de viande. Il nous faut aller y chercher au village et c'est presque du dévouement pour ceux qui se chargent de cette corvée, vu l'état des tranchées. Heureusement, j'avais des ressources dans mon sac : boîte de foie gras que tu m'avais envoyée.

*Après ce rapide repas, nous retournons à nos créneaux respectifs. Tout par un coup, qu'aperçois-je ? une patrouille boche sans doute qui s'approche de notre réseau de fils de fer. Je donne l'alarme à mes camarades. On leur tire quelques coups de fusil, mais comme c'est nuit, ils s'échappent en rampant. **Toute la nuit**, nous avons tiré et eux aussi, et toujours des balles explosives qui nous arrivent.*

Je sais bien qu'une lettre est pour toi ainsi que pour moi le seul rayon de soleil maintenant. Pour moi, je ne puis assez te remercier de m'écrire aussi longuement et souvent. Je ne voudrais pas cependant que les jours où tu es fatigué, tu prennes sur ton repos. Oh ! non, tu as tant besoin de ménager ta santé qu'il faut avant tout bien te reposer. Ce que je te demande surtout, c'est de ne pas rester trop longtemps sans envoyer de tes nouvelles. Une simple carte si tu ne peux pas faire mieux. Un simple mot calme les inquiétudes.

J'aime à lire sur tes chères missives les longs détails sur votre vie, votre singulière existence. Vraiment ce séjour dans les tranchées, ces postes où il vous faut rester couchés à plat ventre pendant plusieurs heures dans la boue, que cela doit être dur, pénible et combien grand doit être le mérite que vous pouvez en obtenir.

Vous menez là une vie déprimante et il faut vraiment un certain courage pour supporter tant de misères et surtout si longtemps. Quand donc tout cela sera-t-il terminé ? Il semble que si l'on voyait un terme à tous ces maux, une date qui en marquera la fin, on aurait plus de courage, mais cette incertitude est navrante. Enfin, pourvu que tu me reviennes en bonne santé, tant pis si nous avons payé bien cher le plaisir que nous aurons à ton retour. On oubliera bien vite les terribles angoisses du présent.

11 janvier,
Je suis toujours dans les tranchées, mais nous serons relevés ce soir à la nuit. Je me porte bien. Demain, je pense pouvoir t'écrire une lettre. Ce matin, j'ai reçu les paquets contenant les Pèlerin, chocolat, cigarettes.

Nous voilà maintenant au lundi (= 11 janvier); la nuit s'est passée quand même, longue, tu n'en doutes pas. On a la tête lourde de n'avoir pas dormi, mais cette après-midi ou ce soir, nous devons être relevés par la 1ère compagnie et aller au repos à notre tour à Billy-sur-Aisne. Il paraît qu'on y est bien et qu'on y trouve du vin. Cette perspective d'aller pouvoir nous reposer nous encourage.

Ceux qui vont à la soupe m'apportent un paquet envoyé le 4, je crois, contenant des journaux Pèlerin, 1 saucisson, cigarettes. Le tout est le bienvenu, mais il pleut et les journaux sont bientôt en marmelade : ça n'a pas d'importance car maintenant je reçois à peu près régulièrement l'Express où tu m'as abonné.

Le canon tonne toujours avec rage. Qu'est-ce que nos oreilles ont pris pendant 6 à 7 jours. Nous avons des batteries 75 installées tout près de nos tranchées. Elles sont à peine à 500 m des Boches. Ce sont des batteries sacrifiées.

***Vers midi**, les Boches cherchent ces batteries et leur envoient obus sur obus. En même temps, ils en lancent sur nos tranchées. En voilà un qui tombe bien au milieu de la tranchée. Je vais vite voir, il n'y a pas trop de mal : un camarade blessé peu grièvement au-dessus de l'oeil. Je reviens vivement à ma place et je prends mon sac, ce qui est le meilleur moyen de se garantir des éclats et des shrapnells.*

5 minutes après, un obus éclate au-dessus de moi. Je me vois dans le feu et crois mon dernier moment venu. Je pense à toi et à tous ceux qui m'attendent et je fais mon acte de contrition. Mais rien, je suis toujours bien vivant. Je me relève tout alourdi et je constate avec plaisir que je n'ai pas une égratignure. Mon fusil seul a le fût cassé. Je remercie Dieu en mon coeur de m'avoir protégé, grâce sûrement aux incessantes prières que vous faites pour moi.

*Nous devons être relevés à 5 h au lieu de 3 h, probablement à cause du danger qu'il y aurait de faire la relève de jour. Puis à 4 h, on nous annonce que ce ne sera qu'à 7 h. Pourvu qu'on nous relève, car nous sommes réellement fatigués. **Vers les 5 h**, on vient nous chercher trois dont je suis pour aller dans un poste*

avancé, à 80 m des Boches, remplacer 3 camarades fatigués, qui grelottent de froid et de fièvre. Là, les balles arrivent encore plus nombreuses et un peu de tous côtés et ce sont presque toutes des balles explosives. Il continue à pleuvoir d'une pluie fine et froide.

Un de mes camarades, bon type puis un peu forte tête, à côté de moi, se décourage. Tout par coup, il m'appelle : "Grange" et il me tend la main en me disant : "Que le bon Dieu nous protège ou nous sommes perdus" et il continue : "Je m'adresse à toi, car je sais que tu ne te moqueras pas." Je l'encourage. Il me dit que sa mère est une sainte femme mais que lui a voyagé et n'a plus pratiqué, sans être contre. Il me promet, s'il en revient, de ne jamais manquer la messe le dimanche : "N'ais pas peur, me dit-il, c'est promis."

***Enfin vers les 7 h**, la 1ère compagnie vient nous relever. Je souhaite bonne chance à celui qui me remplace et lui recommande d'être prudent. Nous voilà repartis à travers les boyaux, mais la pluie a encore augmenté la boue et pendant 1h 1/2, nous pataugeons jusqu'aux genoux. On y voit rien et il pleut toujours. Nous avons mille peines pour avancer, nous sommes complètement couverts de boue ; avec la charge que nous avons à porter, c'est très fatiguant. Aussi, quand nous arrivons sur la route, nous sommes complètement haletants et mouillés de sueur.*

*À la sortie de la route, je trouve **Fléchet de Larajasse**, 1ère compagnie, qui est la sentinelle. Je lui serre la main et lui souhaite bonne chance. Nous descendons au village de Bucy. Nous prenons un café chaud que le cuisinier a préparé et à **9 h**, nous partons pour Billy où nous arrivons à 10h 1/2 après avoir traversé Vénizel.*

Le cantonnement n'est pas trop mal, mais tous nos effets sont mouillés. Je change de linge. Je quitte mes pantalons qui pèsent au moins 10 kgs, je me couvre avec de la paille et on se serre bien les uns les autres pour se tenir chaud.

Nous avons depuis quelques jours un temps épouvantable, grand vent froid avec pluie. S'il fait la même chose chez vous, ce qui est fort probable, vous devez être bien mal, surtout dans les tranchées. Vous sentir là, avec cette température, nous est vraiment dur et que faire pour vous ? Oh! si nous pouvions aller vous chercher et vous ramener avec nous dans nos